

**Zeitschrift:** Bulletin de la SHAG : revue annuelle de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève  
**Band:** 3 (1906-1913)  
**Heft:** 7  
  
**Rubrik:** Personnel de la Société

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 09.11.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# BULLETIN

DE LA

## SOCIÉTÉ D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE

OCTOBRE 1912

### **Personnel de la Société.**

Depuis la publication de la 6<sup>me</sup> livraison du t. III du *Bulletin*, datée d'octobre 1911, la Société d'histoire et d'archéologie a reçu au nombre de ses membres effectifs :

MM.

1911 Pierre GOLAY.

Louis BLONDEL.

F.-Raoul CAMPICHE.

Frédéric MARTIN, licencié en droit, avocat.

Henri NECKER.

1912 Jean MARTIN, licencié en droit.

Ulysse KUNZ-AUBERT.

Henri DELARUE, licencié ès lettres, conservateur à la  
Bibliothèque publique et universitaire.

Bénédict TURRETTINI.

Édouard AUDEOD, sous-conservateur du Cabinet de  
Numismatique.

Louis CRAMER-MICHELL.

Charles-A. ROCH.

Elle a eu le regret de perdre 5 membres effectifs : MM. Arthur de CLAPARÈDE (voir ci-après), Charles-Alfred VIDART (voir ci-après), Charles BOISSONNAS (voir ci-après), Albert NAVILLE (voir ci-après), Édouard RAMU († 18 mai 1912).

Le nombre des membres effectifs de la Société était, au 31 octobre, de 225.

Arthur de CLAPARÈDE, mort à Genève le 13 décembre 1912, était né dans cette ville le 4 avril 1852. Licencié en droit en 1873, docteur en 1875, il occupa de 1874 à 1877 le poste de secrétaire de la légation de la Confédération suisse en Autriche-Hongrie, puis de 1877 à 1883 celui de secrétaire du département politique fédéral à Berne. Revenu à Genève en cette dernière année, il se consacra tout entier à l'étude et déploya une activité littéraire infatigable dans les domaines variés du droit, de l'histoire, de l'économie politique et surtout de la géographie. C'est à la Société de géographie de Genève qu'il consacra le meilleur de ses forces : membre de son bureau, à partir de 1888, il revêtit onze fois les fonctions de président de 1891 à 1911, organisa et présida le 9<sup>me</sup> Congrès international de géographie, tenu à Genève en 1908, et dirigea la publication des trois volumes du *Compte rendu* de ses travaux. De 1901 à 1910 il donna à l'Université, en qualité de privat-docent, un cours de géographie et, pour encourager les travaux qui rentrent dans le cadre de cette science, il fonda en 1908 un prix bisannuel, qui porte son nom. Sa vie et son activité scientifique ont été retracées par M. Raoul Gautier dans *Le Globe, organe de la Société de géographie de Genève*, t. 51 (1912), *Bulletin*, p. 51-65. On trouvera la bibliographie de ses écrits dans le *Catalogue des ouvrages, articles et mémoires publiés par les professeurs et privat-docents de l'Université de Genève*, par le Dr Julliard et Fernand Aubert (Genève 1909, in-8), p. 312-327.

Arthur de Claparède avait été nommé membre effectif de la Société le 25 janvier 1888.

Alfred-Jules-Charles VIDART était né à Divonne-les-Bains (Ain) le 5 janvier 1847. Licencié en droit et avocat, lieutenant dans les mobiles de l'Ain en 1870-1871, il remplit de 1879 à 1904 les fonctions de conseiller municipal et de maire de la commune de

Divonne. Membre de la Société dès le 28 novembre 1889, il s'attacha à rechercher et à collectionner les documents inédits relatifs à l'histoire du Pays de Gex et des provinces de Bresse et Bugey et forma des dossiers généalogiques et héraldiques sur les familles de la contrée.

La plus grande partie de ses travaux est restée à l'état de manuscrit. Il en communiquait des extraits avec la plus grande obligeance à tous ses collègues et publia en 1893 dans le *Bulletin de la Société d'histoire de Genève*, t. I, p. 274-288, *Deux documents relatifs au rétablissement du catholicisme dans le Pays de Gex au 17<sup>me</sup> siècle*. Parmi ses travaux inédits il convient de citer deux histoires généalogiques consacrées à sa famille et à la maison de Rosen, des notices généalogiques et héraldiques, surtout l'«*Armorial historique du Pays et de la Baronnie de Gex*», manuscrit de 2000 pages, accompagné de nombreuses planches de blasons dessinés et coloriés par lui-même, avec un réel talent.

Charles-Alfred Vidart est mort le 25 février 1912 à Sainte-Maxime-sur-Mer (Var).

Jean-Charles BOISSONNAS, né à Genève le 26 septembre 1832, a parcouru une féconde carrière d'homme public et de magistrat. Membre du Grand Conseil de 1878 à 1896, il entra au Conseil d'État en 1889, et, jusqu'en 1897, fut à la tête du département des travaux publics. Ses études à Carlsruhe, Zurich et Paris avaient fait de lui un architecte de talent, très versé dans l'archéologie monumentale et qui mit ses connaissances au service de ses fonctions officielles. Ce fut en effet comme chef de ce département qu'il dirigea de 1890 à 1893 les importants travaux de restauration de l'ancien Arsenal et de l'Hôtel-de-Ville<sup>1</sup>. Il fut également l'auteur des dessins de la chaire et des bancs de la cathédrale de Saint-Pierre, et, comme membre du comité de l'association constituée en 1889 pour la restauration de cet édifice, il s'occupa activement de la réfection des vitraux.

Collectionneur averti, Charles Boissonnas a réuni un ensemble

<sup>1</sup> Voir *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève*, t. I p. 128-133 et 385-387.

peut-être unique d'armes suisses du XIII<sup>me</sup> au XVI<sup>me</sup> siècle. Membre de la Société depuis le 12 avril 1888, il est mort à Genève le 22 mars 1912.

Albert NAVILLE avait été reçu membre de la Société le 27 octobre 1864. Né à Genève le 9 novembre 1844, licencié ès lettres de Paris en 1863, il fit en 1868 et en 1872 deux cours publics sur des sujets d'histoire et de critique, à l'Athénée et à l'Hôtel de Ville. De 1877 à 1898 il enseigna l'histoire à l'École secondaire et supérieure des jeunes filles. Ses publications, issues d'un de ses cours et d'un mémoire lu en 1866 à la Société sont les suivantes :

*Recherches sur les anciennes exploitations de fer du Mont Salève.* — M. D. G., t. XVI (1867), p. 349-384.

*Les Alpes au temps des Romains.* — *Bibliothèque Universelle*, 75<sup>e</sup> année, nouv. période (1870), t. 37, p. 250-264.

En outre, il avait donné à l'*Encyclopédie des sciences religieuses*, publiée sous la direction de F. Lichtenberger, les articles suivants : t. IX (1880), p. 537-542 : François-Marc-Louis Naville (1784-1845); p. 565-568 : Albertine Necker-de Saussure (1766-1841); t. X (1881), p. 597 : Pierre Picot (1746-1822); p. 598 : Jean Picot (1777-1864).

Albert Naville est mort à Genève le 24 avril 1912.

La Société a encore perdu trois de ses membres correspondants : MM. Gabriel Moxon, Berthold VAN MEYDEN et Rodolphe RAUX.

La Société d'histoire et d'archéologie, en le nommant membre correspondant, en 1883, puis l'Université de Genève, en lui décernant le diplôme de docteur ès lettres *honoris causa*, en 1909, ont, l'une et l'autre, tenu à rendre hommage, non seulement aux mérites scientifiques de Gabriel Monod, mais encore aux preuves d'intérêt qu'il a données à notre cité.

Né à Ingouville, le 7 mars 1844, d'une famille d'origine suisse, qui a donné à la France des hommes de marque, il fit ses études au Havre et à Paris, passa trois années à l'École normale supérieure et prit enfin l'agrégation d'histoire en 1865. Après un

voyage en Italie, où il se fiança avec celle qui devait être la gracieuse compagne de sa vie, Gabriel Monod alla compléter ses études à Berlin et à Gœttingue, aux cours de Jaffé et de Waitz.

Il avait fortement subi l'influence de l'école allemande d'histoire critique. A son retour, l'excellent ministre de l'Empire français, Victor Duruy, l'appela à enseigner, dès 1868, à l'École pratique des Hautes Études historiques et philologiques, qu'il venait de créer. Gabriel Monod y fut successivement répétiteur, directeur adjoint, directeur d'études et président de section. Ce fut surtout après la guerre de 1870, pendant laquelle il avait servi dans les ambulances, qu'il consacra toutes ses forces à cette institution nouvelle de conférences ou de « séminaires », où les étudiants prennent une part active aux travaux et aux leçons du maître.

Ce genre d'enseignement a déterminé l'activité scientifique de Gabriel Monod. Dédaigneux des succès personnels et de la gloire qui s'attache à des thèses doctorales et à des livres composés d'ordinaire pour mettre en vedette le nom de leur auteur, Gabriel Monod s'est révélé avant tout un directeur d'études.

Ses élèves les plus anciens gardent le souvenir reconnaissant des heures passées avec lui dans une chambre poussiéreuse de la bibliothèque de l'ancienne Sorbonne, assis sur des chaises de paille, autour de la table qu'éclairait une lampe modeste. Gabriel Monod, qui faisait, en guise d'introduction à ses conférences pratiques, un cours sur les sources latines du moyen âge, inspirait les travaux personnels des étudiants. Ces travaux étaient discutés en séance. A la leçon suivante, le maître revenait avec une étude mise au point, établie sur la comparaison de tous les documents connus, en tenant compte de toutes les incertitudes historiques. Il la présentait dans une langue sobre et élégante, avec cette voix douce et sympathique qui s'accordait si bien avec sa belle et intelligente physionomie.

Ses élèves, Gabriel Monod n'a jamais cessé de les suivre et de les encourager. Il les recevait chez lui, dans sa maison de la rue d'Assas, près du jardin du Luxembourg, une maison historique, que Michelet avait habitée. Il les mettait en rapport avec ses anciens camarades et amis, MM. Gaston Paris, Albert Sorel, Ernest Lavisse, Gustave Fagniez, Francis de Pressensé, ou encore avec les savants étrangers de passage à Paris. Dans ces

réunions étaient abordés les sujets les plus divers, pourvu qu'ils fussent d'un genre élevé.

Cet homme, que l'on a voulu représenter comme un savant confiné dans des bornes étroites d'études critiques et stériles, prenait au contraire un vif intérêt à toutes les manifestations, non seulement de l'esprit humain, mais de l'humanité même. Il dissertait avec finesse et connaissance de cause, en donnant à sa pensée le tour bienveillant qui répondait à sa modestie et à la bonté de sa nature. Il goûtait la musique, celle de Wagner en particulier, et il savait pourquoi. Il proposait des solutions rationnelles et nouvelles aux romans du jour et aux pièces de théâtre. Son esprit et son cœur allaient plus haut encore. Il était toujours prêt à entrer en action pour une bonne cause, en faveur d'un être sympathique, ou bien d'un homme qu'il estimait injustement persécuté, sans craindre d'être le jouet de généreuses illusions.

Il adorait la simplicité de la vie de famille. Et voici ce qui nous fut conté, sans que nous voulions garantir l'authenticité de l'anecdote. Pour se faire bien venir de lui, un de ses élèves, qui se trouvait en passe d'acquérir une certaine situation dans le monde savant, l'invita un jour dans la ferme paternelle. Pendant le repas, à la cuisine je crois, il mit au haut bout de la table sa vieille mère, une bonne femme, qu'il servit avant tout le monde, avant le maître même, avec les démonstrations de la plus grande piété filiale. Tout ému, Gabriel Monod s'en fut, enchanté du tableau et tout à fait séduit par celui qui le lui avait occasionnellement présenté.

La Société historique du Cercle Saint-Simon, qu'il a fondée sans réussir à la faire durer, faute d'argent, la *Revue historique*, qu'il a créée sur des bases plus solides, sont des manifestations de ce besoin d'entourer les étudiants, de les faire travailler et valoir, dans l'intérêt de la science.

Ses élèves ont heureusement eu l'occasion de lui témoigner leur gratitude à diverses reprises, notamment en 1896, en lui offrant, à propos de sa nomination comme directeur d'études, un livre d'histoire médiévale, où figurent les travaux de nos collègues Édouard Favre et Charles Kohler, puis, en 1907, en lui remettant une plaquette à son effigie, finement gravée par

M. Dautel, témoignage de reconnaissance pour son long enseignement.

Gabriel Monod a enseigné pendant trente-six ans à l'École des Hautes Études. En 1880, sa nomination à l'École Normale supérieure lui donna l'occasion d'entreprendre, à côté des conférences ordinaires, des cours d'histoire générale sur des sujets pris en dehors du moyen âge, auquel il s'était plus particulièrement voué. En 1903, il recut le titre de professeur à la Sorbonne, entrant ainsi de droit dans le monde des universités, dont il avait la satisfaction de voir triompher cette large autonomie si vaillamment réclamée et gagnée par les hommes de progrès. S'il ne fit pas de cours à la Faculté des lettres, il professa, en revanche, au Collège de France, de 1905 à 1940. Dès 1897, il appartenait à l'Académie des sciences morales et politiques.

La chaire qu'il a occupée au Collège de France avait été créée en l'honneur de Michelet. Autant qu'à ses élèves, Gabriel Monod a témoigné son affection à ses maîtres. Il avait pris le goût de l'histoire en lisant Michelet, ce Michelet si différent de lui, si facilement emporté par les envolées de son imagination. Il est piquant de voir le représentant de l'école critique en histoire commenter le plus éloquent des maîtres. Il le fit en y mettant tout son cœur, et c'est cette chaleur du cœur qui apparente les deux historiens. L'admiration qu'il éprouvait pour Michelet a attiré l'attention sympathique de Monod sur notre historien genevois Sismondi, pour lequel le premier des deux professait tant d'estime.

De cette activité scientifique, sont sorties des publications qui pèsent moins par l'épaisseur ou la densité que par la valeur et par le nombre.

La bibliographie des articles de revues de Gabriel Monod prendrait un nombre considérable de pages. La place nous manque ici même pour donner la liste de ses principaux ouvrages et nous renvoyons le lecteur aux articles qui lui ont été consacrés dans la *Revue historique*. Qu'on nous permette d'insister seulement sur l'importance de cette revue même, qui est son œuvre, sur celle de ses *Études critiques sur les sources de l'histoire mérovingienne et carolingienne* et de sa *Bibliographie de l'histoire*



*de France*. D'autres travaux, comme ses livres sur Michelet, ont une portée plus générale ou plus anecdotique. En traduisant, il n'y a pas longtemps, le livre de Bœhmer sur les Jésuites, il l'a enrichi d'une préface qui fait encore honneur à son esprit de justice, par la modération même avec laquelle il juge cette société célèbre.

S'il recourut parfois à la collaboration de ses élèves, c'était dans leur intérêt et nullement par souci de son repos. Et sa santé pourtant demandait, depuis longtemps, des ménagements. Des deuils de famille n'étaient pas pour l'améliorer. Il ne parvint pas à se remettre d'une opération chirurgicale, aux suites de laquelle il a fini par succomber, à l'âge de 68 ans, le 10 avril 1912, dans sa maison de Versailles.

Jusqu'au bout, il s'est distingué par son désintéressement littéraire. Il nous écrivait un jour : « Je suis très différent de saint Paul, qui souhaitait à ses amis d'être semblables à lui, « à l'exception de ses liens ». Moi, c'est surtout mes chaînes que je souhaite à mes amis ; chaînes conjugales, chaînes paternelles, chaînes professorales, il n'en est aucune qui me fasse regretter ma liberté perdue et je pense, au contraire, comme Goethe, que les liens, les règles sont nécessaires à la vraie liberté. »

La lettre n'est pas d'hier, mais ce grand savant, qui était en même temps une haute personnalité morale, a pratiqué, durant toute sa vie, ces principes de dévouement et de renoncement en faveur des siens.

FRANCIS DE CRUE.

Berthold VAN MUYDEN était né à Bonmont sur Nyon, le 15 juin 1852. Licencié en droit en 1876, avocat à Lausanne en 1879, il fut élu conseiller communal de cette ville en 1892 et dirigea son administration municipale, en qualité de syndic, en 1897, et de 1900 à 1907. Les charges considérables de cette magistrature, dont il s'acquitta avec autant de conscience que de dévouement, ne détournèrent pas son attention des études juridiques et historiques. Ses travaux aboutirent, entre autres, à trois ouvrages qui témoignent de la clarté de ses vues et de la sérénité de sa méthode : *La Suisse sous le Pacte de 1815* (Lausanne et Paris, deux volumes, 1890 et 1892, in-8), sous la

forme d'une série de monographies, une *Histoire de la Nation Suisse*, trois volumes illustrés (Lausanne, 1896-1899, in-8), et les *Pages d'histoire lausannoise : Bourgeois et Habitants* (Lausanne, 1911, in-8).

Berthold van Muyden a été pendant de longues années l'âme de la Société d'histoire de la Suisse romande, qu'il présida de 1890 à sa mort. A la séance de cette société tenue à Lausanne le 12 juin 1912, M. Bernard de Céréville a consacré une étude approfondie à son œuvre historique.

La Société d'histoire s'était agrégé Berthold van Muyden comme membre correspondant le 27 avril 1893; l'Université de Genève lui conféra le titre de docteur *honoris causa* lors des fêtes du jubilé, en 1909. Il est mort à Lausanne le 19 avril 1912.

Rodolphe RAHN avait été élu membre correspondant le 26 janvier 1882. Né à Zurich le 24 avril 1841, docteur en philosophie en 1866, il a enseigné l'histoire de l'art à l'Université de Zurich de 1869 à 1912, successivement comme privat-docent, professeur extraordinaire et professeur ordinaire, ainsi qu'à l'École Polytechnique fédérale de 1883 à 1912. Par son ouvrage capital, *Geschichte der bildenden Künste in der Schweiz* (Zurich, 1876, in-8), et par son action personnelle, il s'est affirmé comme le maître incontesté des études d'archéologie et d'histoire de l'art en Suisse. Membre fondateur de la Société suisse des monuments historiques, il prit une grande part à la création du Musée national, à Zurich. Ses nombreux travaux ont eu pour objet presque toutes les branches des arts plastiques et de l'archéologie monumentale, particulièrement de celle du moyen âge; de ses voyages d'artiste et de savant, il a rapporté des points les plus divers de la Suisse de charmants dessins, dont une centaine ont été publiés lors du 70<sup>me</sup> anniversaire de sa naissance.

Rahn a laissé de ses écrits une bibliographie publiée dans l'*Anzeiger für schweizerische Geschichte*, t. XI (1912), p. 261-279<sup>1</sup>. Il est mort à Zurich le 28 avril 1912.

<sup>1</sup> Cf. *Anzeiger für schweizerische Altertumskunde*, Neue Folge, t. XIV (1912), p. 7-15.